

siens, dont on apercevait distinctement les masses noires se profiler dans l'éloignement. Enervé, inquiet, l'empereur était sorti de sa chambre et se promenait sur le petit talus qui domine la route devant la ferme, allant et venant dans un espace de cinquante pas, seul, et fumant machinalement une cigarette, comme pour se donner une contenance.

Vers onze heures, il parut décidément prouvé que les Prussiens qui, eux aussi, étaient occupés à concentrer leurs forces, avaient momentanément renoncé à tout mouvement offensif. L'empereur rentra, déjeuna en tête-à-tête avec le prince impérial, dans une des pièces du premier étage, les fenêtres toutes grandes ouvertes. Il faisait, d'ailleurs, un temps splendide. Pas un nuage dans le ciel uniformément bleu. Une seule tache—mais une tache d'or—le soleil, dont la lumière tombait en rayons de feu sur les épis mûrs des moissons déjà prêtes, faisant jaillir de l'acier des casques et des millions d'étincelles.

A tout hasard, et sur le conseil de son état-major, qui trouvait la ferme de Plaisant un peu trop en évidence, l'empereur l'abandonna vers trois heures de l'après-midi pour aller habiter l'Auberge de la Porte, un peu plus bas, sur la route. C'est là qu'il passa le reste de la journée.

Le maréchal Bazaine, qui avait fait annoncer sa visite, arriva à six heures du soir, en cabriolet de louage. Il trouva l'empereur en proie à une inquiétude vague, très attristé, très abattu.

Le premier mot de l'empereur en l'apercevant fut :

—Je n'ai pas reçu de nouvelles de l'impératrice aujourd'hui.

—Je vous en apporte, sire, dit vivement le maréchal.

Et il lui tendit une dépêche que Napoléon ouvrit avec précipitation et parcourut avidement.

Elle m'envoie ses meilleurs souhaits pour ma fête, continua-t-il avec tristesse.

—Ma fête ! ma fête ! répétait-il machinalement par deux fois.

—Permettez moi d'y joindre mes vœux les plus sincères, Sire, interrompit le maréchal, et, avec mes vœux, cette rose, que j'ai cueillie tout exprès sur la route, à l'intention de Votre Majesté.

L'empereur adorait les fleurs. Il prit la rose que lui offrait le maréchal, en respira longuement le parfum, puis, continuant à la tenir entre ses doigts :

—C'est le seul bouquet que j'aurai reçu cette année pour ma fête.

Il laissa lourdement retomber sa main sur une grande carte des environs de Metz qu'il était en train d'étudier au moment de l'entrée du maréchal. Celui-ci, heureux de trouver une occasion de changer le cours de l'entretien, se rapprocha aussitôt et suivant avec son doigt une ligne tracée en noir :

—Sire, dit-il, d'une voix ferme, la route de Verdun est libre, mais dans deux jours elle ne le sera plus. Toute probabilité de bataille me paraissant écartée pour l'instant, la présence de Votre Majesté à la tête des troupes cesse d'être indispensable, et si j'avais un conseil à vous donner, Sire, ce serait de partir en avant avec le prince impérial.

—Partir ?

—Oui. Si rapidement qu'elle parvienne à opérer sa concentration, l'armée prussienne ne sera pas, je crois, en état de nous barrer le chemin avant quarante-huit heures. D'ici là donc, rien à craindre, et d'ici là, à moins d'événements imprévus, j'aurai passé aussi, et l'armée avec moi.

—C'est votre avis ?

—C'est mon avis, sire.

L'empereur se pencha sur la carte. Pendant qu'il réfléchissait, le maréchal pour suivit :

—Les préparatifs du départ de Votre Majesté peuvent être faits cette nuit. Voiture et escorte, tout sera prêt au point du jour.

L'empereur continuait à garder le silence. Le maréchal, visiblement embarrassé, attendait, n'osant insister. Quelques secondes se passèrent.

—Soit, je partirai, dit tout à coup l'empereur en relevant la tête. Je me repose

sur vous pour faire donner les ordres nécessaires.

Et, comme le maréchal s'inclinait en signe d'obéissance, l'empereur reprit, d'un ton presque gai :

—Seulement, à votre tour, mon cher Bazaine, vous allez me faire le plaisir de me donner votre soirée tout entière. D'abord, je vous retiens à dîner. C'est aujourd'hui ma fête, vous l'avez dit, et ce jour-là j'ai un peu le droit d'avoir quelques volontés ; d'ailleurs, nous causerons de Paris, de ceux que nous aimons, qui nous aiment, et que nous avons tous les deux hâte de revoir. C'est dit ?

—Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Le soleil descendait à l'horizon. A la chaleur accablante de la journée avait succédé une brise fraîche qui faisait trembloter doucement les feuilles aux arbres. L'empereur prit le bras du maréchal Bazaine et l'entraîna au dehors. Pendant dix minutes environ, tous deux se promènèrent bras dessus bras dessous, causant à voix basse.

A sept heures et demie, on rentra pour le dîner. Sur la table dressée dans la grande salle du premier étage, et comprenant une vingtaine de couverts, une main pieuse avait posé devant la place réservée à l'empereur, un petit vase en verre bleu, duquel émergeait—tout épanouie maintenant—la rose apportée par le maréchal.

L'empereur s'assit entre son fils et le maréchal Bazaine. Les autres convives étaient, autant qu'il m'en souvient : le maréchal Lebœuf, les généraux Montandon, Mettmann, etc., etc.

Soit que les préoccupations de la journée se fussent un peu affaiblies dans l'esprit des assistants, soit extente commune, soit toute autre raison, la conversation n'effleura pas une seule fois les choses de la guerre. Involontairement transportée ailleurs par le souvenir des anniversaires précédents, la pensée de chacun n'était ni à Metz, ni à Gravelotte, ni à Verdun ; elle était toute à Paris. Au moment de se séparer cependant, le jeune prince, qui plusieurs fois avait semblé vouloir parler et s'était tu devant un regard de son père, éleva subitement son verre et grossissant sa voix : "A la prochaine défaite des Prussiens, dit-il."

Nul ne releva le souhait, mais l'empereur brusquement ramené à la réalité de la situation, passa lentement la main sur son front comme pour en chasser une pensée importune. Tout le monde était debout.

—A demain, dit l'empereur.

Et il rentra dans sa chambre.

Le lendemain matin, à trois heures—le jour n'était pas encore levé—un des grands chars-à-bancs de la maison impériale venait prendre place devant l'Auberge de la Poste, tandis qu'un escadron des lanciers de la garde et un escadron de cuirassiers, se rangeaient de chaque côté de la route. Bazaine, qui avait passé la nuit à inspecter les diverses positions de l'armée, arriva un peu après, toujours en cabriolet, le cou enveloppé d'un cache-nez. Il fut reçu immédiatement par l'empereur qui était déjà levé.

Que se passa-t-il dans cette dernière entrevue ? Aucun des deux interlocuteurs ne l'a raconté. L'entretien se prolongea pendant près d'une demi-heure. Un peu avant quatre heures, l'empereur parut sur le seuil. Le jour commençait à peine. Il fit lentement les dix ou douze pas qui le séparaient du char-à-bancs, dont un domestique tenait la portière ouverte. Puis au moment de monter, il se retourna, et serrant affectueusement dans les siennes les mains du maréchal :

—Je vous laisse la dernière armée, dit-il gravement. Puisse-t-elle être le salut de la France.

Une minute plus tard, le char-à-bancs dans lequel avaient pris place l'empereur et le prince impérial partait au grand trot précédé et suivi de son escorte, dans la direction de Verdun.

Le maréchal resta un moment immobile à la même place, suivant des yeux le cortège impérial qui s'éloignait, soulevant derrière lui un épais nuage de poussière.

Le jour s'était levé radieux. Le maréchal prit sa lorgnette, jeta un dernier regard sur la route que venait de prendre l'empereur ; puis changeant brusquement d'objectif, il se mit à examiner attentivement l'horizon qui s'étendait à perte de vue devant lui, un peu plus sur la gauche. Longtemps il resta en observation, longtemps il prononça le rayonnement de sa lorgnette ici et là, scrutant, fouillant, revenant vingt fois sur le même point.

Enfin, il remit tranquillement sa lorgnette dans l'étui et monta à cheval.

Les officiers qui l'escortaient se rapprochèrent.

—Messieurs, dit-il gaiement, je crois que dans une heure, ça va chauffer.

JEHAN WALTER.

TENTATIVE DE SUICIDE

Prospect house, Chutes Niagara, 12 juin.

Les Chutes Niagara ont failli ajouter une victime à la liste des personnes qui se sont suicidées en cet endroit.

Hier matin, une jeune fille, bien mise et bien habillée, est arrivée par le chemin de fer de New-York et a donné son nom à l'hôtel de Mme Brown, New-York. Elle déjeuna et s'en alla ensuite visiter les différents points de vue intéressants. Vers deux heures de l'après-midi, Ed. Furlong, charretier, et U. B. Perry, commis voyageur, l'aperçurent, jetant son parasol dans l'eau, au bord du précipice américain. En un instant, le parasol avait disparu dans la cataracte. Apparemment satisfaite de la rapidité du courant ; elle passa sous la grille destinée à protéger les curieux, fixa à sa robe, sur sa poitrine, quelque chose qu'elle tenait dans la main, serra autour d'elle ses vêtements et allait se jeter dans l'abîme.

Pendant ce temps-là, les personnes qui l'avaient aperçue, accoururent en toute hâte et au moment où la jeune fille prenait son élan pour disparaître dans l'abîme, M. Perry arriva, saisit la jeune fille par le bras et la tira en arrière. Elle poussa un cri perçant, et en tremblant, elle s'écria : "Pour l'amour de Dieu, laissez-moi faire." Il la tint avec fermeté jusqu'à ce que quelqu'un arrivât sur les lieux pour forcer la jeune fille à laisser l'île. Elle ne consentit qu'avec répugnance. On s'en alla ensuite embarquer dans la voiture de M. Furlong et alors les dames qui étaient présentes offrirent à la jeune fille de faire route ensemble, pendant que M. Perry s'en irait au Spencer house.

Pendant le trajet la jeune fille a beaucoup insisté pour être conduite à l'hôtel de l'île des Trois Sœurs, demandant à plusieurs reprises à M. Perry, quelle était la profondeur de l'eau et la force du courant à cet endroit ; mais finalement, on la conduisit à Spencer house. Le propriétaire de l'hôtel fut tout étonné d'apprendre la détermination de la jeune fille et informa immédiatement le détective Michael Donohue, du fait. Donohue a demandé alors que la fille fût placée sous son entière surveillance. On la questionna au sujet de son nom et de sa conduite, mais on ne put rien en obtenir ; alors Donohue, télégraphia à Walling, chef de police, de la ville de New-York, donnant une description de la fille ; montra le télégramme à la jeune fille pour qu'elle le lût et lui donna le choix d'aller à la station de police ou bien d'avoir à donner son nom et son adresse pour qu'il pût communiquer avec ses parents. La jeune fille se rendant compte de sa position se découragea et fondit en larmes. Mme Marin, épouse du commis du chef de police, vint à son secours, et des conseils ajoutés au télégramme en question obtinrent l'effet désiré. Elle dit qu'elle avait été mise dans un couvent d'Ursulines et qu'elle s'était mariée avec le gardien de ce couvent et que plus tard elle avait eu des différends avec son mari au sujet de certaines propriétés. C'était pénible de la questionner plus longtemps et elle écrivit elle-même la dépêche suivante :

A la Mère de Sales, Couvent des Ursulines, East Morrisiana, N. Y. Je ne puis pas m'en re-

tourner avant d'avoir eu des nouvelles de mon mari.

(Signé) AMANDA.

Donohue, comprit aussitôt, et avec la permission de M. Cluck, envoya de suite la dépêche suivante :

(Signé,) A LA MÈRE DE SALES, East Morrisiana, N. Y.

J'ai ici sous mes soins, une jeune femme. Elle dit s'appeler Amanda. On ne peut pas la laisser seule. Elle dit que son mari s'appelle Alf. Venez ou envoyez la chercher immédiatement.

(Signé,) A. CLUCK.

Propriétaire du Spencer House.

Une couple d'heures plus tard, on recevait la dépêche suivante :

(Signé,) A. CLUCK, Spencer House.

Prenez tous les moyens pour garder Amanda. (Signé,) MÈRE DE SALES.

Il est probable que des parents viendront de Morrisiana, ce matin, et prendraient la malheureuse jeune fille sous leurs soins ; cette jeune fille est maintenant gardée d'une manière très confortable à l'hôtel, et les autorités la surveillent de très près.

UNION SAINT-JOSEPH

Cette société a décidé d'avancer son voyage à Québec du 16 juillet au samedi le 9, et d'en consacrer une partie des bénéfices aux incendies de Québec. On se rappelle qu'en 1876 l'Union Saint-Joseph fit un très beau voyage de jour à Québec, et qu'elle contribua au fonds des victimes de l'incendie d'alors pour la jolie somme de \$200. Donc samedi, le 9 juillet, la Société fera un semblable voyage de jour, partant d'ici à huit heures a.m. et se rendant vers les six heures p.m. à Québec.

Le prix du passage, aller et retour, a été fixé à deux piastres, et les repas seront donnés à 40 cents par la compagnie du Richelieu elle-même. Un des principaux corps de musique de Montréal et son orchestre seront retenus pour le voyage.

Le comité d'organisation est à prendre des mesures pour obtenir des autorités respectives à Québec permission pour chacun de nos excursionnistes de visiter la citadelle, l'Université-Laval, les édifices du Parlement, enfin tout ce qu'il y a d'intéressant à visiter dans notre capitale. Tout fait présager un succès complet.

Ce voyage étant fait dans l'unique but de charité, en partie pour les incendiés de Québec, en partie pour les orphelins soutenus par la Société, l'Union Saint-Joseph compte sur la bienveillance des personnes qui ont pris part à son voyage en 1876 et qui toutes ont été satisfaites, et sur l'encouragement du public pour la seconde d'ins son œuvre philanthropique. Le nombre des passagers est limité par la Compagnie du Richelieu, c'est dire que toutes les mesures de précaution et de sûreté sont prises, et d'autre part rien ne sera épargné pour le confort et l'amusement des excursionnistes.

A samedi donc, le 9 juillet, à bord du Canada.

L'Événement raconte que pendant que l'incendie faisait des ravages, une femme mettait, rue Richelieu, au monde un enfant. Aux premiers agissements du nouveau-né, le feu était à la maison. On enveloppa femme et enfant dans des couvertures de laine, et ils quittaient à peine la maison que le feu envahissait la toiture. C'est un curieux moment pour venir, et si plus tard l'enfant ne devient pas pompier, c'est un'il y mettra du mauvais vouloir. Mais plaisanterie à part, n'est-ce pas là un des moments les plus critiques que l'on imagine.

THÉÂTRE FRANÇAIS

La Compagnie française est de retour en cette ville, après une absence d'une semaine. Son programme est des mieux choisis. Elle a commencé lundi soir par les "Deux Orphelines." Drame très-émouvant. Les rôles ont été bien remplis. Il y a changement de programme tous les soir,